



HISTOIRE Anne Laszlo

Marion Gräfin Dönhoff dans le souffle de l'histoire

Sumommée la "comtesse rouge", Marion Gräfin Dönhoff a été l'une des grandes voix du journalisme allemand de l'après-guerre. Anne Laszlo retrace son impressionnante trajectoire.

«S'il fallait tenter de trouver une figure féminine équivalente de Marion Dönhoff dans le journalisme français, ce serait Françoise Giroud», risque Anne Laszlo. Une Françoise Giroud qui aurait cependant vécu le traumatisme de l'amputation de sa terre natale, la Prusse Orientale, où sa famille était installée depuis plus de six siècles. Une Françoise Giroud qui se serait retrouvée dans les mains d'une Gestapo informée de son hostilité au nazisme et la soupçonnant d'avoir participé à l'attentat du 20 juillet 44 contre Hitler – elle sera finalement relâchée, faute de preuve, et ne comptera donc pas parmi les 200 personnes éliminées à la suite d'une enquête menée de façon impitoyable. Une Françoise Giroud qui aurait aussi effectué à cheval, en février/mars 1945, une épuisante traversée de 1 500 kilomètres dans un pays crépusculaire réduit à un décor d'apocalypse. De cette dernière expérience, Marion Gräfin Dönhoff fera un récit hallucinant dont Anne Laszlo nous dit «qu'il a longtemps figuré au programme des lycéens allemands». Née en 1909, au sein d'une famille aristocratique propriétaire d'un immense domaine, ce qui lui permettra de bénéficier de tous les



Marion Gräfin Dönhoff. (DOCUMENT REMIS)

avantages de sa caste – à commencer par de nombreux voyages –, Marion Gräfin Dönhoff ne tarde cependant pas à se singulariser. Dans cette Allemagne qui bientôt va être la proie des nazis, elle affiche ses sympathies pour les communistes. Le fait est assez rare dans le milieu ultraconservateur des Junkers pour lui valoir le surnom de "la comtesse rouge". Elle expliquera par la suite que, profondément hostile à Hitler, seuls les communistes lui semblaient avoir la capacité de s'opposer à son accession au pouvoir. À la fin de la guerre, contrainte de

fuir sa Prusse Orientale natale qui bientôt volera en éclats, elle s'oriente vers le journalisme. Pour une femme, la chose n'est alors pas banale. Mais sa détermination et son talent vont vite lui ouvrir les portes d'un hebdomadaire, promis à un bel avenir, et qui fait alors ses premiers pas : Die Zeit. Elle y collabore dès 1946, et "couvre" le procès de Nuremberg où elle se rend avec un certain Richard von Weizsäcker, qui deviendra son ami – et accessoirement président de la République fédérale d'Allemagne. «Elle n'acceptera jamais l'absence à Nuremberg de juges



Marion Gräfin Dönhoff, par Anne Laszlo, L'Harmattan, 213 pages, 22 €.

allemands. Elle considérait que les nazis avaient aussi des comptes à rendre aux Allemands pour tout le mal qu'ils leur avaient infligé», observe encore Anne Laszlo qui a travaillé durant deux ans sur la vie et l'engagement politique de Marion Gräfin Dönhoff. Journaliste et traductrice, originaire de Hongrie mais alsacienne d'adoption, Anne Laszlo livre ainsi le portrait d'une femme dont l'ascension l'amènera à la tête de la rédaction de Die Zeit. Forte d'un tel outil, sa voix y portera tant dans les domaines de la politique intérieure et internationale. Certes, la "comtesse" n'y sera plus très "rouge", et évoluera sur une ligne libérale suffisamment proche des sociaux-démocrates pour qu'un Helmut Schmidt lui propose de se présenter aux élections à la présidence de la République allemande – offre qu'elle déclinera. Elle ne cessera pas moins de défendre ses convictions jusqu'au bout. Avec un vœu pieux : «civiliser le capitalisme». ■

SERGE HARTMANN